CÉCILE
LADJALI

# Shâb
## ou la nuit

ROMAN

PRIX DU ROMAN MÉTIS Lycéens 2013



ACTES SUD

« un endroit où aller »

## SHÂB OU LA NUIT

Se faisant la narratrice de sa propre histoire, Cécile l'enfant adoptée, acculée au silence et à la nuit, assume et explore, dans un méticuleux travail de reconstitution, la recherche d'une unité originelle perdue. Roman d'une quête : celle des origines, d'une vérité, et du langage à travers l'œuvre à faire pour enfin pouvoir dire le monde et se dire.

*Extrait du texte*

*Très tôt on m'expliqua que j'étais* née dans une grande maison en Suisse. *Qu'il y avait des enfants qui naissaient dans les ventres et d'autres* dans les grandes maisons. *Je tirai de cette vérité originelle me concernant une sorte d'orgueil tout aristocratique. Les grandes maisons c'était quand même beaucoup mieux que les gros ventres sales et mous en lesquels certains bébés avaient la malchance de croître. Et puis la Suisse restait un territoire idéal, pas vraiment terrestre, recouvert d'une neige tiède comme du lait. Une sorte de lieu intermédiaire, situé au seuil de la vie, où la nuit n'était qu'une fente ouverte sur le jour au sein duquel, un matin, la peur nous expulsait.*

*C. L.*

CÉCILE LADJALI

*Née à Lausanne en 1971, de mère iranienne, Cécile Ladjali est agrégée de lettres modernes. Elle vit à Paris, où elle enseigne la littérature dans le secondaire ainsi qu'à la Sorbonne nouvelle.*

DU MÊME AUTEUR

*ÉLOGE DE LA TRANSMISSION : LE MAÎTRE ET L'ÉLÈVE. ENTRETIENS AVEC GEORGE STEINER*, Albin Michel, 2003.
*LES SOUFFLEURS*, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 970.
*LA CHAPELLE AJAX*, Actes Sud, 2005.
*LOUIS ET LA JEUNE FILLE*, Actes Sud, 2006.
*MAUVAISE LANGUE*, Seuil, 2007, prix Femina pour la défense de la langue française.
*LES VIES D'EMILY PEARL*, Actes Sud, 2008.
*HAMLET/ÉLECTRE*, Actes Sud-Papiers, 2009.
*ORDALIE*, Actes Sud, 2009.
*ARAL*, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1163.
*CORPS ET ÂME*, Actes Sud, 2013.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02018-7

CÉCILE LADJALI

# Shâb ou la nuit

ROMAN

un endroit où aller

*ACTES SUD*

*... la mort de chaque homme commence avec celle de son père.*

Orhan Pamuk

## La pouponnière en Suisse

Très tôt on m'expliqua que j'étais *née dans une grande maison en Suisse*. Qu'il y avait des enfants qui naissaient dans les ventres et d'autres *dans les grandes maisons*. Je tirai de cette vérité originelle me concernant une sorte d'orgueil tout aristocratique. Les grandes maisons c'était quand même beaucoup mieux que les gros ventres sales et mous en lesquels certains bébés avaient la malchance de croître. Et puis la Suisse restait un territoire idéal, pas vraiment terrestre, recouvert d'une neige tiède comme du lait. Une sorte de lieu intermédiaire, situé au seuil de la vie, où la nuit n'était qu'une fente ouverte sur le jour au sein duquel, un matin, la peur nous expulsait.

Le 4 décembre 1971, Robert et Julie sautèrent dans le train des wagons-lits gare de Lyon pour se rendre en Suisse chercher leur

fille. Ils voyagèrent de nuit. Le contrôleur passa dans leur compartiment pour poinçonner leur titre de transport. – Il a une bonne tête, pensa Robert. – C'est de bon augure, ajouta Julie. À 8 h 30, ils furent réveillés par la lumière argentée que réfléchissait le lac Léman. Le train entrait en gare de Lausanne. Sur le quai, le froid était brillant.

Ils avaient retenu une chambre à l'hôtel du Lac. Ils y déposèrent leurs affaires sans prendre le temps de déballer leur unique bagage. Un couffin sous le bras, dans lequel était pliée une petite couverture rose et couché un lapin bleu, ils se rendirent à pied à la pouponnière *Le Cercle*. L'établissement était situé sur les hauteurs de la ville, juste sous le glacier d'Argentière.

Quand ils entrèrent dans le bureau de la directrice, le temps s'arrêta. Les aiguilles des horloges tournaient à l'envers pour tricoter un drôle de chandail à leur cœur. Une sorte de linceul pour leur vie d'avant. Ils mouraient à eux-mêmes. Ils allaient rencontrer l'autre. Celle qui ferait que le soir suivant, ils ne se reconnaîtraient plus dans le miroir. Mme Philibert était une femme joviale au beau visage poupin, auquel on ne pouvait

donner d'âge. À cela s'ajoutait une paire d'yeux bleu *lac Léman,* assorti au chemisier en soie qu'elle portait sur une jupe droite en tweed. Elle leur serra chaleureusement la main et leur demanda s'ils avaient fait bon voyage. Sa voix était douce et calme, marquée d'un léger accent helvète. La bienveillance teintée de chic suranné de cette femme ne suffit pas à rassurer Julie et Robert dont le cœur battait si fort qu'ils avaient tous les deux la sensation physique que le précieux organe allait sortir de leur cage thoracique pour continuer à exercer ses pulsations sur le plancher. C'était peut-être déjà le signe que leur propre cœur ne leur appartenait plus.

— On va se rendre à l'étage pour faire connaissance avec Roshan. Il est 11 heures. Les nurses doivent lui donner le biberon. Si vous le voulez, vous pourrez le faire, proposa Mme Philibert au couple. Ni Jeannine ni Robert ne répondirent. Parfaitement mutiques, ils se contentèrent de répondre par un petit signe d'acquiescement de la tête et surtout se retinrent de pleurer. En montant les escaliers, ils crurent à l'infinité du nombre de marches et une fois sur le palier des dortoirs, pensèrent que le sang dans leurs artères, l'air et la raison les avaient abandonnés : tous

leurs membres étaient gourds, ils suffoquaient et avaient l'impression d'être fous.

Mme Philibert ouvrit doucement la porte vitrée du dortoir. Une odeur acide de lait à laquelle se mêlait celle du désinfectant flottait dans l'air. Il y avait un nombre extraordinaire de petits lits blancs en fer dans cette chambre. Robert pensa qu'ils ne trouveraient jamais leur fille au milieu d'une telle moisson d'âmes en langes. Julie fut instinctivement attirée par le mur du fond, celui où il y avait la fenêtre et dans son cadre un grand marronnier. Elle dépassa Mme Philibert, sentit à nouveau le sang irriguer ses veines, et s'immobilisa devant l'un des lits où une petite fille brune jouait avec son hochet :

C'est elle, n'est-ce pas ? C'est notre fille ?

Oui. Ainsi vous l'avez reconnue.

Elle est encore plus jolie que sur la photo que vous nous aviez envoyée, dit Robert au bord des larmes.

Bonjour Cécile, c'est maman.

Petite chérie, c'est papa. On va rentrer à la maison tous les trois.

La nurse apporte les biberons, donnez-lui le sien si vous le souhaitez, proposa Mme Philibert.

Alors Julie se pencha sur le lit et prit l'enfant. Ce fut la première fois que ses mains touchèrent le corps de sa fille qui se pressa spontanément contre la peau douce et parfumée de sa mère. Elle chercha le creux du cou, sa chaleur poudrée de femme, pour dormir.

C'est incroyable, elle dort dans mes bras. Si vite. Elle n'a même pas protesté, dit Julie.

Je pense qu'elle vous *attendait.*

Vous lui aviez expliqué quelque chose ? demanda naïvement Robert.

Ce n'était pas la peine. Elle attendait depuis son arrivée dans cette chambre. Elle attendait d'être prise comme attendent tous les autres petits qui dorment ici.

Est-ce que je peux la coucher dans son couffin ?

Bien sûr. Il est grand temps de lui faire découvrir le monde, à cette demoiselle. Redescendons un instant au bureau pour compléter son dossier, encore quelques signatures et vous êtes parents.

Mme Philibert leur remit les papiers de l'enfant, redit au couple que l'adoption ne deviendrait plénière que dans un an et que, d'ici là, ils avaient pour unique tâche d'aimer Cécile.

Oh ce sera facile, madame Philibert.

Alors il ne me reste qu'à souhaiter une belle et longue route à la petite, en France, et à vous remercier.

C'est nous, madame Philibert. C'est nous.

Robert portait le couffin où la petite fille dormait profondément sous la couverture rose à côté du lapin bleu. Le couple rejoignit l'hôtel. Il y avait loué une chambre au cas où les choses auraient pris du temps. Mais à présent que Cécile était avec eux, ils ne souhaitaient plus s'attarder.

Ils avaient peur, peur qui devint constitutive de leur personne par la suite. Ils ne redoutaient rien autant qu'on me reprenne et qu'aux yeux du monde entier leur situation semblât illégale. Ils développèrent très tôt le sentiment que leur amour était illégitime. Un amour de contrebande en somme. Tante Dorine, la sœur de Robert, me raconta que pendant des années mon père était venu me voir dormir et qu'en me regardant couchée à côté du lapin bleu il avait pleuré en silence des nuits entières.

*Cécile.* Quelle drôle d'idée d'avoir choisi un prénom de sainte aveugle. Patronne des musiciens, mais harmonie sans yeux. Un peu

comme les serins, pauvres piafs à qui l'on a crevé le cristallin pour qu'ils chantent. Si Julie et Robert avaient une très mauvaise oreille, leur plan fut d'une efficacité redoutable : m'aveugler avec un prénom français qui m'interdirait de regarder en arrière – les statues de sel si monstrueuses – et le cas échéant empêcherait les questions incongrues – le sphinx et ses dents.

Après un repas léger pris au restaurant devant la grande baie vitrée ouverte sur le lac Léman puis donné son premier biberon à Cécile, ils rejoignirent la gare et montèrent dans le wagon-lit qui les ramènerait vers leur douillet duplex du faubourg Saint-Germain.

Quand il passa dans le compartiment, le contrôleur reconnut le couple :

Vous ne l'aviez pas cette petite merveille à l'aller ? taquina-t-il, en regardant le couffin où l'enfant dormait.

Eh bien non. C'est notre fille, elle est belle, n'est-ce pas ? chuchota Robert, en même temps qu'il tendit fièrement les papiers de l'enfant.

Je vous souhaite tout le bonheur du monde. Bonne nuit.

Le contrôleur était habitué à voir des couples français repartir avec des bébés. En

Suisse, il existait donc un Charon heureux qui faisait passer les hommes impatients d'une rive à l'autre vers la lumière. Un maître des ombres capable d'adoucir l'enfer des gens tristes.

## Robert-et-Julie

Robert et Julie n'avaient pas toujours habité leur confortable duplex parisien. Et d'ailleurs Julie ne s'appelait pas Julie mais Jeannine, seulement son mari l'avait toujours appelée Julie, parce qu'il trouvait que Jeannine cela faisait ordinaire et que sa très jolie femme n'avait rien de banal en dépit des consonances rustiques attachées à son prénom. Quant à Robert, il se prénommait Rabia. Fils d'un couple franco-kabyle, il était né en 1934 à Alger. À la mort de Bagdad, le père, la famille algérienne avait mis Simone, la mère de Rabia, et ses deux cadettes, Dorine et Germaine, dans le bateau pour Marseille.

Il n'était pas enviable d'être à moitié français à Alger en 1948 et guère préférable d'être à moitié algérien à Paris au même moment. Simone oublia donc le pays de cocagne des

origines et éleva son fils – qui désormais porterait un nom latin – dans le silence le plus épais. Elle jeta passeports, photos de famille, chèches, éventails et bijoux kabyles, en somme tout ce qui pouvait rappeler le soleil. L'omerta familiale s'imposa sans heurt car les enfants ne manifestèrent jamais aucun signe de curiosité sur les raisons de leur exil, mutisme particulièrement accentué chez Robert qui, s'il ne rassura jamais entièrement Simone, dut lui donner bonne conscience. Car la veuve de Bagdad n'avait pas le temps de finasser. Elle travaillait dur comme concierge dans un immeuble du 15e arrondissement au numéro 7 de la rue Gramme. Au numéro 9 vivait la jolie Jeannine dont Robert tomba amoureux l'année de ses dix-huit ans. La mère de Jeannine, Renée-Eugénie, était veuve et concierge elle aussi et sa fille avait le même âge que Robert.

Robert-et-Julie formaient un bien beau couple. Dans toute la rue Gramme on disait *Robert-et-Julie* comme s'il s'agissait d'une seule et même personne portant un nom composé. La moustache de chat taillée en pointe et la minceur extrême du beau ténébreux lui donnaient des airs de dandy car le petit moricaud, qui venait d'entrer dans une

compagnie d'assurance place de l'Opéra, portait incroyablement bien le costume trois pièces ainsi que les chaussures vernies.

Tout le monde aurait pu dire de Julie que les tailleurs sous le genou lui allaient à merveille. Elle collectionnait les talons aiguilles qui mettaient en valeur son coup de pied très fin. Elle était blonde platine, mais ne maîtrisait pas bien la technique du chignon banane. Aussi, disait-elle toujours qu'elle était *décoiffée avec art*.

D'ailleurs les Beaux-Arts, elle aurait aimé les faire, ou bien l'École du Louvre. Son sac à main était toujours bourré de croquis de rue ou de portraits de son amoureux. – Où as-tu appris à dessiner comme ça ? s'émerveillait Robert. – Je n'ai pas appris, j'aime ce qui est beau, c'est tout. Mais à dix-huit ans, l'amatrice des belles choses fut rattrapée par le principe de réalité et dut travailler, renonçant ainsi au bachot pour faire vivre ses frères et sœurs car le salaire de concierge de Renée-Eugénie ne suffisait pas. La jeune femme fut donc embauchée comme rédactrice dans une caisse de retraite où elle passait ses jours à contempler le ciel gris par les fenêtres de la réserve à papier. *On dirait une toile de Turner*, pensait-elle. Puis un beau

matin elle jeta au vide-ordures tous ses tickets d'entrée pour le musée du Louvre en raison du trop grand décalage qu'elle constatait à chaque visite entre l'infini des toiles et l'étroitesse de son bureau de rédaction.

Julie ressemblait à Grace Kelly, surtout quand le dimanche elle arborait ses jolis tailleurs ivoire, invraisemblablement cintrés, et ses gants en agneau retourné qui attiraient le regard sur la longueur de ses mains. Les deux amoureux se marièrent en mars 1954. Et comme aucun des invités n'avait d'appareil photo, il n'y eut jamais de traces de cette journée qui dut être belle. L'oubli rendit tristes les jeunes mariés qui pensèrent qu'ils ne pourraient pas montrer d'images de leurs noces à leurs enfants. Car Robert et Julie ne désiraient rien autant que des bébés. Mais la jolie Julie ne tombait pas enceinte. Les années passaient et si elles furent un peu tristes à cause de ce désir d'enfant jamais comblé, elles devinrent franchement sinistres en raison de la guerre d'Algérie.

Quand il eut vingt et un ans, Robert fut appelé. Il revint sur la terre de sa naissance, mais du côté français. Le matin du

débarquement dans le port d'Alger, il eut les mêmes yeux que ses camarades du contingent comme si tout pour lui avait été absolument nouveau. Ni l'odeur des souks ni celle du jasmin le soir le long des routes ne lui parurent familières. Sa rétine ne voulut reconnaître ni le rouge des grandes roches au-dessus de la Chiffa ni le vert des mosquées. Lorsqu'il tira contre ceux qui l'avaient chassé à quatorze ans, il avait tout oublié : de la forme de leurs yeux exorbités au rictus atroce de leur bouche hurlant *grâce* en arabe. Pourtant, dans les lettres qu'il écrivait à Julie et où il l'appelait toujours *Ma petite femme,* il ne se plaignait jamais. Il parlait des copains, des marches sous le soleil dans les cols, des ânes qui portaient le matériel radio, de ses chefs *plutôt sympas*. Il n'était pas question de morts, de rafles, ou de gégène. Julie gardait précieusement toutes les missives qui voulaient faire croire aux morceaux choisis d'un journal de vacances tout comme les photos sépia aux bords crénelés qui les accompagnaient. C'était un peu comme si le Leica, qu'il portait en bandoulière lors de ses campagnes était là pour l'empêcher de voir. D'ailleurs tous les deux étaient champions dans l'art de l'enfouissement. Comme Julie l'avait

fait à l'égard de sa passion pour les beaux-arts, Robert balança à fond de cale tout ce qui dans ce pays à feu et à sang aurait pu lui rappeler ses belles années à courir, enfant, dans les bois de cèdres gris sur les hauteurs d'Oran. La photo que Julie préférait était celle qui montrait Robert torse nu en train de lui écrire. Derrière le cliché on lisait en bleu *Votre petit mari vous écrivant la 112e lettre le 6 septembre 1956 à Tacheta.* Elle aimait bien cette image, parce que le noir et blanc tirait sur l'or et qu'elle le voyait appliqué à penser à elle en la vouvoyant, penché sur le papier, assis sur une grosse pierre au soleil.

Au bureau, il arrivait souvent à Julie d'essuyer quelques remarques déplacées à cause de son nom kabyle, son nom d'épouse, celui de Robert. Les haines augmentaient, parce que personne ne comprenait rien à l'imbroglio du conflit. L'étranger faisait peur. Les guerres superposées, là-bas, sur le territoire des bicots, formaient un labyrinthe où la raison se perdait : gouvernement de Paris contre nationalistes algériens / Algériens assimilés contre séparatistes / Front de libération nationale contre Mouvement national algérien / Européens contre musulmans / pieds-noirs

contre Français de France / OAS contre armée loyaliste.

Robert rentra de la guerre en 1961. Au pire moment. Le 17 octobre, des milliers d'Algériens étaient dans la rue pour manifester de façon pacifique contre le couvre-feu imposé par l'État français au gouvernement provisoire algérien. Ils étaient habillés comme pour un mariage, gominés, rasés de frais. La police quadrilla la ville. Une chasse au faciès s'organisa avec la collaboration des Parisiens. On interpella les Algériens dans les halls de gare et dans les stades. Les fourgons de police s'emplissaient. Ratonnades. Passages à tabac. Mort. Dans la nuit, sous la pluie, des fonctionnaires de police balancèrent les corps dans la Seine du pont Saint-Michel. Ce soir-là, Robert dormit dans les bras de Julie. Aucun bébé ne sortit de cette nuit de mort et le couple décréta que c'était peut-être mieux ainsi.

L'absence, le silence et l'exil venu trop tôt accouchèrent de la honte. Julie et Robert avaient honte d'eux-mêmes. Le petit raton n'avait plus de mémoire et sa jeune épouse ne le poussait pas à la recouvrer, n'ayant pas

le courage d'entreprendre un tel voyage à ses côtés. Quand ils faisaient l'amour ils pleuraient dans les bras l'un de l'autre, en pensant à l'enfant de leur nuit. Comment donner une identité à un petit être quand soi-même on ne savait plus qui l'on était ? Et puis, la nuit avait-elle un nom ?

Ça ne doit pas être facile pour toi, avec ce qui se passe, disait-on à Julie au travail. – J'aime mon mari. – Oui, tu l'aimes, mais. – Mais ? – Il est arabe et dans le service, on jase. Tu sais, ils ne sont pas comme nous, les Arabes. Nous n'avons pas la même culture. Au bled, il paraît que les pères couchent tous avec leur fille. Julie ne relevait pas. À la cantine du bureau, elle gravait son nom d'épouse sous la table à l'aide des dents de sa fourchette, tout en regardant ses collègues avec un sourire en coin. Si elle l'avait pu, elle aurait fait la même chose sur la figure de ces filles. Elle les haïssait mais elle ne sut jamais le leur dire, parce qu'elle se détestait plus encore.

Les années passèrent. Après la guerre Robert et Julie devinrent des bourgeois respectables. Ils eurent assez d'argent pour s'acheter un duplex à Paris. Dans leur demeure bien proprette, aucun manquement au bon

goût français catholique : crucifix, Sainte Vierge exposée sur le marbre de la cheminée, gravure de Marie-Antoinette entourée de ses royaux enfants bien en vue dans l'entrée, salon Empire vert canard acheté rue du Faubourg-Saint-Antoine. En revanche, aucune trace des nuits rouges de Kabylie. Même la poussière qui dansait dans la lumière mâtinée du son des cloches le dimanche était strictement française. La mémoire en larmes des époux semblait aussi figée que les pampilles de leur lustre vénitien accroché au plafond du salon.

À trente-cinq ans, Julie, qui n'était toujours pas maman, commença à vraiment s'inquiéter. Elle et son mari consultèrent les plus grands spécialistes de la stérilité et chaque fois le même résultat tombait : tout était normal. Ne sachant plus quoi faire, ils se renseignèrent pour une adoption. Une collègue de Julie était très au fait de la question, ayant elle aussi adopté une petite fille en Suisse au milieu des années 1960. Elle mit Julie au parfum et c'est ainsi que commença le parcours du combattant pour le couple. Ils s'adressèrent spontanément aux services de l'enfance du canton de Vaux, en

Suisse, puisque c'était le service administratif que la collègue connaissait. Ils furent abasourdis par la lourdeur de la procédure, la longueur des délais, l'indécence des questionnaires qu'il fallait remplir : *Avez-vous un casier judiciaire ? Pouvez-vous certifier qu'il n'y a dans votre couple aucune défaillance relative à la morale ni aux bonnes mœurs ?* Telle était la prose fleurie des dizaines de formulaires qu'ils durent remplir au cours des années que durèrent leurs démarches. Ils furent même contraints de se rendre chez un couple qui venait d'adopter un enfant pour établir un rapport en dix-huit points sur le comportement des jeunes parents. Il fallait que les autorités compétentes jugent leur aptitude à se *projeter*.

Enfin, au début de l'automne 1971, on leur écrivit que leur candidature avait été retenue pour l'adoption d'une petite fille, née début juillet et placée dans la pouponnière *Le Cercle*, à Lausanne. Lorsque Julie ouvrit la lettre, ses mains tremblaient. Elle pleura de joie en découvrant les lignes signées par le tuteur général. Quand Robert rentra du bureau à 19 heures et qu'il trouva sa femme dans cet état, le pauvre homme pensa qu'il s'était passé quelque chose de grave. – On va être parents,

c'est écrit là, hurla-t-elle. Robert lut la lettre, où on leur écrivait qu'ils pourraient venir chercher la petite Roshan début décembre. L'enfant était iranienne et sa très jeune mère y avait renoncé trois jours après sa naissance. Le courrier précisait aussi qu'une fois l'enfant installée en France dans sa famille d'accueil, les adoptants traverseraient une période dite *d'essai* et que si tout se passait bien, l'adoption deviendrait *plénière* à partir de décembre 1972.

On nous demande également si cela nous pose un problème d'avoir *une enfant typée*. Qu'est-ce que ça veut dire, d'après toi ? – La petite fille doit être toute brunette, répondit Robert en souriant. – Tu crois ? demanda Julie, manifestement embêtée. – Je n'en sais fichtre rien. Je n'ai jamais mis les pieds en Iran et ne compte pas y aller. Mais qu'est-ce que tu veux au juste, un bébé ou pas ? – Oui, un bébé noir, blanc, jaune, je m'en fiche. Mais. – Mais ? – Mais j'aimerais quand même qu'elle nous ressemble un peu. Tu sais, c'est à cause des gens. On a eu tellement de problèmes avec l'Algérie, ton nom, le racisme. C'est à elle que je pense avant tout. – Tu as raison. On va écrire que nous préférerions, dans la mesure du possible, que *l'enfant ne soit pas trop typée.*

Et la lettre que Julie et Robert rédigèrent à l'attention des services de l'enfance du canton de Vaux stipula donc cette ultime requête : *Nous préférerions, dans la mesure du possible, que l'enfant ne soit pas trop typée.*

## Taches de rousseur

Quelque temps après mon arrivée, Robert se remit à appeler sa femme par son vrai prénom et cela sans aucune justification relative à la très impromptue mutation onomastique imposée à l'épousée. Jeannine vécut la chose comme un nouveau départ et s'en réjouit.

Chaque matin je retrouvais Jeannine et Robert dans leur lit, mais jamais je ne me couchais entre eux sous les couvertures. Je trouvais que c'était chaud et que ça sentait mauvais. L'haleine de mon père, l'odeur des aisselles et du ventre de ma mère m'auraient fait vomir. Car je n'aimais pas le corps de ma mère. Je ne le comprenais pas. Il était trop grand, trop blanc, trop blond. Alors je me pelotonnais en rond comme un chiot au pied du lit pour les regarder tous les deux. De là où j'étais, à distance respectueuse, je me sentais

bien. Et cela, en dépit de détails intimes répugnants : respiration, pets matinaux, bâillements. Le pire était les deux auréoles noires qu'avait laissées au cours des ans le sébum des cheveux parentaux sur la tête de lit en satin. L'auréole sombre et grasse était plus marquée au-dessus de la tête de mon père. Les hommes étaient-ils plus sales, plus forts ou bien plus proches des anges que les femmes ? C'était à toutes ces choses confuses que je songeais, lovée au seuil du lit dominical, quand ma mère en chemise de nuit m'attirait à elle pour me faire la lecture.

Le premier livre que Jeannine me lut fut une histoire de couleur et de formes rondes : *Petit Bleu et Petit Jaune,* de Leo Lionni. Ils vivaient chez Papa Bleu et Maman Bleu pour l'un et chez Papa Jaune et Maman Jaune pour l'autre, ce qui ne les empêchait en rien d'être les meilleurs amis du monde. D'ailleurs, ils s'aimaient tellement qu'un jour ils s'embrassèrent et devinrent tout verts. En rentrant chez eux, leurs parents Bleu et Jaune ne les reconnurent pas et les chassèrent. Alors ils pleurèrent beaucoup de larmes bleues ou jaunes. C'est ainsi qu'ils furent reconnus par les leurs et que le conte finissait bien.